

“Défaut d’origine”, une confession intime qui bouleverse le public à Huy

Scènes La famille recomposée, les amours lesbiennes et les conséquences désastreuses du racisme ordinaire se racontent aux adolescents.

Critique Laurence Bertels

L’enfance, la famille, la quête de soi, l’homosexualité, la perte... Avec 36 créations au menu, les Rencontres théâtre jeune public, qui se déroulent à Huy jusqu’au 23 août, brassent ces thématiques qui souvent touchent à l’être et bouleversent. Fini le sourire des premiers jours et des joyeuses retrouvailles entre professionnels – programmeurs belges ou étrangers, enseignants, artistes... – qui viennent glaner les pépites à offrir aux enfants et adolescents. À mi-parcours, les premières couches de vernis craquellent et les sourires se crispent. On a laissé tomber les armes et presque couler les larmes. À l’image de Yasmine Laassal du Théâtre des Chardons dont le *Défaut d’origine* orchestré par Bouchra Ezzahir a laissé sans voix et confronté chacun. Créé à l’Espace Magh en novembre dernier, ce “*vertige diffracté de l’intime*”, selon Marie Baudet, nommé aux Prix Maeterlinck de la critique, intègre le circuit jeune public où il a également toute sa raison d’être.

Dans un seul en scène tiré au cordeau, tout en retenue, la comédienne se met à nu, raconte son enfance, cette chevelure qu’elle n’aimait pas, ce père absent qu’elle admire et attend, ce physique, avec ce petit air d’ailleurs, qu’elle ne supporte pas et qui toujours la dessert. Tout semblait pourtant avoir bien commencé avec un prénom comme Jasmine, fleur au parfum envoûtant, et un nom comme Laassal, qui signifie miel, douce saveur que la vie ne lui accordera pas. Jamais elle ne pourra jouer les princesses à l’école à cause de ses cheveux noirs, frisés. Au cours d’art dramatique, elle trouve sa voie, mais les seuls rôles qu’on lui proposera seront ceux de corbeau ou d’arabe de service. Point de Juliette pour elle...

Impossible de ne pas se sentir coupable et complice, même par omission, à l’issue de la représentation. Avec une franchise qui force le respect, Yasmine Laassal, au jeu impeccable, en robe blanche virevoltante façon Marilyn, livre, in fine, son secret le plus intime. Une confession qui cueille le spectateur au plus profond et qui marquera cette édition des Rencontres.

La pomme empoisonnée

Douée pour revisiter les contes traditionnels, Pan! La compagnie épluche, quant à elle, une pomme empoisonnée, acide et rafraîchissante, fruit de la discorde entre belles-mères et belles-filles, ces deux espèces contraintes de vivre ensemble, désireuses de s’apprivoiser avant d’ouvrir les hostilités. À l’heure des familles recomposées, les contes de fées ont encore leur mot à dire, à condition de regarder de l’autre côté du miroir. “Qui est la plus rosse?”, semble questionner Julie Annen à la plume toujours aussi drôlement intelligente servie par une mise en scène redoutablement efficace.

Au début, tout roule dans la guimauve et l’annonce de l’existence d’une fille, divine Ninon Perez, assombrira à peine l’horizon de ce récit partiellement autobiographique. Pleine de bonne volonté, la belle-mère – drolatique Diana Fontannaz – se propose de prendre en charge l’éducation de la fillette, après l’école.

Premier goûter chaotique, devoirs soi-disant inexistant, branle-bas de combat dans la salle de bains et coucher tardif. Peu à peu, les choses rentrent dans l’ordre, mais la lassitude et les incompréhensions s’installent. Attention, turbulences en vue...

Malgré un point de vue plus adulte, le spectacle interpelle aussi les enfants qui rient à gorge déployée aux vacheries de la petite Blanche. Car, si le rôle de belle-mère n’est pas aisé, celui de belle-fille ne l’est pas non plus.

Selon son habitude, Pan! La compagnie ouvre son spectacle par des réflexions d’enfant en voix off – “*En fait, ça veut dire quoi marâtre?*”; “*Mais maintenant, c’est négatif*”; “*Elle se prend pour sa mère*”... Julie Annen a récolté tellement de témoignages qu’elle a matière à un autre spectacle, *Recomposées*, qui ouvrira la saison du Poche du 12 au 30 septembre prochain. À vos agendas, les beaux-parents!

Une Soft parade qui dépote

Du côté des amitiés, amours et quêtes d’ailleurs, courons à *The Soft parade*, l’une des propositions les plus étonnantes et intéressantes de cette édition.

Deux comédiennes très physiques au naturel désarmant, Anaïs Aouat et Pénélope Guimas, bourrées d’énergie et de retenue le moment venu, se retrouvent au pied de leur immeuble pour le dernier soir. L’aire de jeux Phia Ménard, le lieu de leurs rencontres, des avenir qu’elles s’inventent pour quitter leur “*vie de merde*” va être rasé. La fin de l’enfance a-t-elle sonné pour Frankie et Adel?

Les jeunes filles passent du rire aux peurs, dénichent un sac à dos dans une poubelle, rencontrent son propriétaire – débonnaire Nicolas Payet – balourd au nom à particule, avant un final façon (très bonne) comédie romantique entre filles. Amour, amitié, homosexualité? Rien n’est dit, tout est supposé et c’est là que le théâtre a tout à gagner.

Troublées

Plus explicite, parfois caricatural, mais non dépourvu d’audace, *Troublées* de Séisme ASBL aborde frontalement l’amour lesbien dans une école où on considère que la nature doit unir garçons et filles. Lesbienne, gouine, dépravée... Les insultes ne tardent pas à fuser jusqu’à ce que le dialogue surgisse enfin dans cette mise en scène de Mathilde Collard qui traduit l’amour intense de Clem pour Elie et inversement. Un spectacle qui intéressera de nombreux enseignants dépourvus face aux questions identitaires qui traversent les adolescents et adolescentes aujourd’hui.



Caroline Cuelenare

Yasmine Laassal, pudique et poignante dans "Défaut d'origine".

Comment la danse fascine et forge dès la petite enfance

Terre rouge d'argile, africanité, terre d'origine, d'accueil et des possibles, que travaille, triture, l'impétueuse et joyeuse Miko Shimura devant les enfants médusés... La compagnie Nyash invite à nouveau dans son univers sensible, hors temps, hors sol... Caroline Cornélis, chorégraphe exigeante, ne laisse rien au hasard et chacune de ses propositions traduit son respect pour la danse et pour ceux avec qui elle souhaite le partager, les enfants, ces adultes de demain qui grandissent et se construisent aussi en se frottant à l'art. Toujours capable de se renouveler, comme l'ont prouvé *Stoel* - remarqué au prestigieux festival d'Édimbourg - ou *Llum*, elle vient de remodeler *Terre Ô* pour une création réinventée et réenchantée.

Avec sa cape verte en éponge de dragon, assis sagement au premier rang, un des jeunes spectateurs est paré pour l'aventure. Premiers froissements et premières exclamations de son voisin, assis à même le sol, qui s'approche dangereusement de la scène et ne quitte pas la chorégraphe des yeux. Le rythme s'accélère, la féline devient guerrière. L'enfant recule, se blottit dans les bras de sa mère, puis attiré comme un aimant par l'*Alter* qui se joue devant lui, s'approche à nouveau du plateau. Et observe, fasciné.

Elle malaxe la terre glaise, frotte ses mains, telle l'artisane, sur sa chemise ample et son short bleu. Un monde se crée en quelques secondes. Elle court entre les figurines, la famille qu'elle s'est inventée.

L'enfant avance à plat ventre sur le plateau, petits cris et doux commentaires à l'appui. Il est cap-

tivé. La danseuse gère, le regarde, lui sourit, balance ses personnages, ses blocs de terre, arrose le sol, joue avec Tom Malmendier, qui l'accompagne de son udu, argilophone ou mobile d'argile pendant qu'elle se coiffe de l'une ou l'autre vasque. Tout est matière à jeu, à rencontre, à confrontation. Les complices se toisent, se provoquent, se retrouvent ou s'éloignent en ce duo dansé en puissante légèreté.

Subjugué

Toujours subjugué, le petit garçon n'a cessé d'avancer, puis de reculer, sans jamais franchir l'invisible frontière. Il suffit de le regarder pour percevoir l'importance de la danse jeune public, très présente cette année aux Rencontres théâtre jeune public, qu'il s'agisse d'*Incorporer/Kids* d'Olga de Soto qui privilégie l'exploration de l'eau, du souffle, du ballon et d'expériences physiques, mais qui oublie de nourrir son propos. Ou de *Danses en dormance* de Marian del Valle pour un fascinant hommage aux pionnières de la danse moderne, pièce pour deux danseuses et un pianiste qui arrive aujourd'hui à Huy. "*Poésie vive, réminiscences évanescences, images fortes: comme une leçon d'histoire qui s'adresserait directement au cœur*", écrivait Marie Baudet dans *La Libre* du 31 mars 2021. Ou encore de *Sa vie* de XL Production/Cie Villa Lobos, spectacle de mémoire lui aussi qui dresse le portrait dansé et raconté d'Isadora Duncan (1877-1927), danseuse

mythique qui révolutionna la danse avec son style libre et fluide.

"Pop!" au royaume du mime

On quitte la danse, mais on reste dans le mouvement et le non verbal avec *Pop!* de l'Anneau. Mime et complicité sont au rendez-vous de ce spectacle visuel qui joue sur les contrastes et le com-

Le rythme s'accélère, la féline devient guerrière. L'enfant recule, se blottit dans les bras de sa mère, puis attiré comme un aimant par le plateau.

mique à répétition dans un registre clownesque où claquent les portes, où s'ouvrent les tiroirs, où se déploient des bras inattendus au sortir d'une armoire pleine de ressources mais aussi de cravates, de chaussettes dépareillées, de soutiens-gorges ou de robes de bal. De quoi se déguiser à l'infini, devenir l'autre et se jouer des apparences pour désarçonner les spectateurs.

Parti d'une garde-robe blanche, comme cette page sur laquelle tout reste à écrire, un pantin aseptisé et asexué découvre peu à peu la vie, ses couleurs, ses sourires, ses surprises, sa pilosité, ses questionnements, son autre.

La scénographie esthétique et inventive de Sylviane Besson sert la mise en scène ludique d'Ariane Buhbinder et son propos autour de l'identité interrogée dans le miroir, notes d'humour à l'appui. *Pop!* qui manque parfois de tension dramatique, plaira certainement aux enfants dès 6 ans par sa belle approche du mime. Rires en perspective.